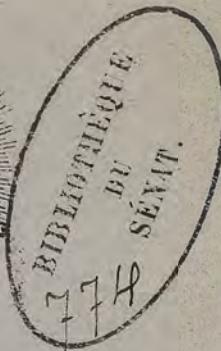


THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,
FRATERNITÉ

OU



REVOLUTIONNAIRE

LIBERTE, EGALITE
FRATERNITE

DURVILLE,
OU
LES COUPS DU SORT,
DRAME EN DEUX ACTES, EN PROSE,
PAR P. P. J. BARAFIN, (DE BRUXELLES,)

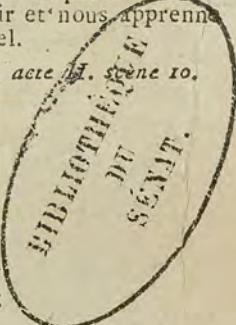
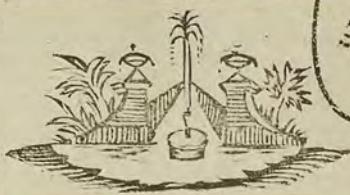
Défenseur officieux au tribunal criminel de la Dyle.

FRUCTIDOR AN IX.

Durville, ô mon ami, que tout ce qui s'est passé en cette journée nous serve de leçon pour l'avenir et nous apprenne à ne jamais désespérer des bontés du ciel.

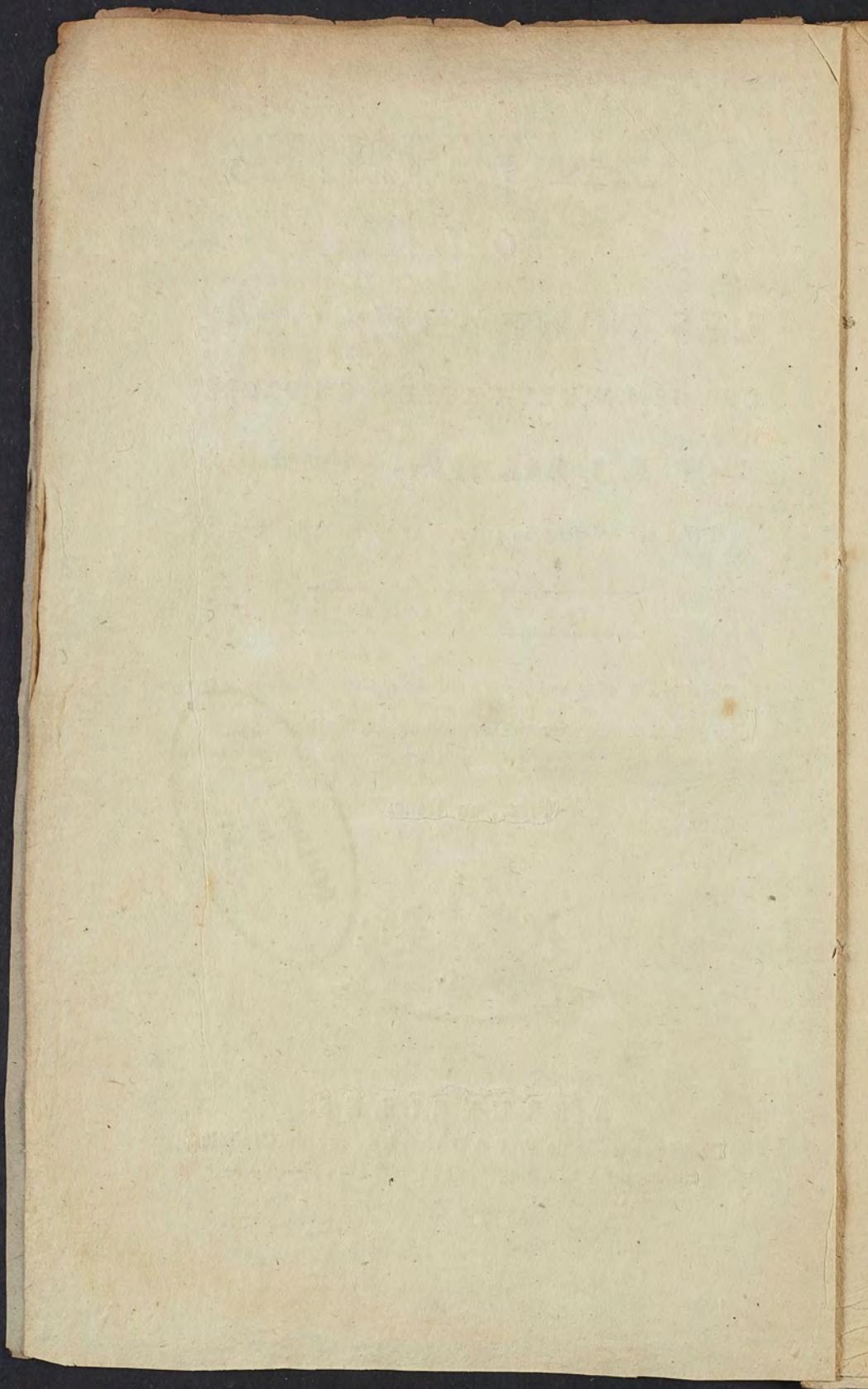
Durville, acte II. scène 10.

Prix, un franc.



A BRUXELLES:

De l'Imprimerie de F. PAUWELS, rue du Capitole;
ci-devant de la Magdelaine, N.^o 362, Section 8.



LETTRE

Du citoyen D***** , membre du Conseil d'administration
du théâtre de la Monnaye , à l'auteur.

Monsieur ,

JE me suis fait remettre votre manuscrit immédiatement
après avoir reçu la lettre que vous vous êtes donné la
peine de m'écrire. La lecture de cet ouvrage intéressant
a pu me convaincre sans doute qu'il serait accueilli avec
plaisir par le public de cette ville , mais je regrette vive-
ment de n'avoir pas le pouvoir d'en faire distribuer les
rôles. Il existe une résolution dans notre administration
qui nous prescrit positivement de ne laisser représenter
sur notre théâtre que les pièces qui auraient déjà obtenu
un succès marqué sur ceux de Paris ou de quelqu'autre
capitale. Cette mesure générale a pour but d'éviter l'in-
convénient des études inutiles qui résultent quelque fois
du peu de succès des pièces ; quoique persuadé de celui
que la vôtre pourrait obtenir, je me trouve dans l'impossi-
bilité de pouvoir faire en faveur de votre ouvrage une
exception à la règle établie — Je vous prie de croire ,
monsieur , que j'en éprouve de véritables regrets : sous
le double rapport d'homme de lettres et de compatriote ,
j'eusse été enchanté de saisir l'occasion de faire quelque
chose qui vous fut agréable. Recevez je vous prie , mon-
sieur , mes salutations.

Signé C. D*****

RÉFLEXION DE L'AUTEUR SUR CETTE LETTRE

SI la résolution dont parle le citoyen D***** n'existe point ,
on doit convenir qu'il ne pouvait me dire d'une manière plus
gracieuse , plus honnête , que mon ouvrage n'a pas été jugé
digne d'être représenté. Si au contraire cette résolution existe ,
(ainsi qu'on me l'assure) , on conviendra aussi qu'elle n'est pas
encourageante. Étouffer le talent dans son berceau , c'est prendre
une route diamétralement opposée à celle qu'il est de l'intérêt
des Belges de suivre. Je ne prétends point avancer par là qu'il
faille en dépit du bon sens , représenter sur le théâtre de
Bruxelles tous les ouvrages dramatiques quelconques qui sorti-
raient de la plume des Bruxellois ; mais je crois qu'une
pièce qui , après avoir obtenu les suffrages d'un jury composé
de gens de lettres , aurait été lue aux artistes et acceptée
par eux , devrait ne point être rejetée. Adopter une mesure
contraire c'est ne pas faire un très-brillant éloge du génie des
habitans de ce pays. Quelle prise à la critique lorsque des
belges sont les provocateurs de semblables mesures ! ! ! . . .

PERSONNAGES.

MR. DURVILLE.

MAD. DURVILLE.

DURBIN, jeune homme connu de Mr. Durville.

DUPREZ, vieil intendant au service de Durville.

FRANÇOIS, au service de Durville.

MARIANNE, *ibid.*

La scène est à Paris chez monsieur Durville.

*Je place cet ouvrage sous la sauve-garde des lois
et de la probité des citoyens. Je poursuivrai devant
les tribunaux tous contrefacteurs et entrepreneurs de
spectacles qui imprimeraient ou joueraient la présente
pièce sans mon consentement formel et par écrit. A
Bruxelles le 23 Vendémiaire an 10.*

Nota. Toute brochure qui ne sera point munie de
ma griffe, sera réputée contrefaite.



DURVILLE, OU LES COUPS DU SORT, DRAMÉ.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon de compagnie ; fauteuils, sièges, tables en sont les ornemens.

SCÈNE PREMIÈRE.

FRANÇOIS et MARIANNE, arrivent par la porte du fond.

MARIANNE.

NON, non, je ne veux pas.

FRANÇOIS.

Un baiser, un seul baiser.

MARIANNE.

Non vous dis je, laissez-moi.

FRANÇOIS.

Marianne, ma chère Marianne, que vous ais-je donc fait pour que vous soyez si indisposée contre moi aujourd'hui ?

MARIANNE.

La belle demande ? ce qu'il m'a fait ? Je ne puis faire un pas que monsieur ne soit sur mes talons ; si je parle à quelqu'un, monsieur en fait éclater sa mauvaise humeur, me boude, me fait des reproches, me traite d'infidelle, me chagrinne me... Non monsieur François, nos caractères ne s'implacisent pas et je serais la plus malheureuse des femmes avec un jaloux de votre espèce.

FRANÇOIS.

Je vous aime tant !

DURVILLE

MARIANNE.

(*L'imitant.*) Je vous aime tant! (*vivement*) Et moi je dis que vous ne m'aimez point du tout.

François.

Ah! Marianne, comment pouvez vous m'accuser de ne vous point aimer, tandis que vous êtes certaine que je n'aime que vous et que mon plus grand désir est de me voir bientôt votre époux.

MARIANNE.

Si vous m'aimiez réellement, François, vous auriez en moi plus de confiance, vous m'estimeriez d'avantage.

François.

Est-il quelque sacrifice à faire, quelque péril à braver pour vous prouver combien vous m'êtes chère, combien je vous estime, parlez, je suis prêt à tout entreprendre.

MARIANNE.

Oui, il est un sacrifice que j'exige de vous et c'est l'unique auquel je veuille reconnaître la sincérité de votre amour.

François.

Dites, et vous serez satisfaite sur le champ.

MARIANNE.

Je ne suis pas si exigeante ; je sais d'ailleurs que la chose est impossible *quant à présent* ; mais promettez moi de vous y disposer en tâchant de dompter ce caractère jaloux, ombrageux, méfiant, qui vous rend ridicule aux yeux de tous ceux qui vous connaissent.

(*François pousse un profond soupir.*)

MARIANNE continue

Dans l'état où je suis, où nous sommes tous deux, ne suis-je pas obligée de répondre à ceux qui me parlent ? si un honnête badinage, un léger jeu de mots parfois s'introduit dans leurs discours, je dois donc sans cesse boudant tout le monde, *hors vous seul*, m'attirer par mon air maussade et revêche l'épithète de prude, minaudière, que sais-je moi ? et par ce que j'adresserai la parole à quelqu'autre que vous, en résultera-t-il que je vous sois infidelle ?... Oui, je le répète, François, il faut que vous m'estimiez bien peu pour me soupçonner un cœur aussi changeant. S'il est de personnes qui s'aiment, et qui n'aient pas plus de confiance l'une envers l'autre que vous témoignez en avoir en moi, je leur conseille de ne jamais s'unir, car à coup sûr elles ne seront pas heureuses ensemble,

OU LES COUPS DU SORT.

7

F R A N Ç O I S , à part.

Elle a raison ! je n'ai rien à répliquer à cela !

(Il remonte lentement la Scène)

M A R I A N N E , à part.

Eh bien ! il s'en va ! le pauvre garçon, je lui aurai causé du chagrin (elle l'appelle) François ?

F R A N Ç O I S .

Marianne....

M A R I A N N E .

Tu pars ?....

F R A N Ç O I S .

J'ai trop de torts envers vous.

M A R I A N N E , avec douceur.

Sans me donner un baiser ?....

F R A N Ç O I S , avec transport.

Ah ! ma chère Marianne , si c'est ainsi que tu punis les offenses , je te promets de mériter encore d'être grondé. (Il l'embrasse.)

S C È N E I I .

D U P R E Z , les voyant s'embrasser.

Ah ! Ah !

M A R I A N N E , confuse.

Monsieur Duprez !....

D U P R E Z .

J'étais bien certain de les trouver ensemble. (....) Eh bien pourquoi donc être interdits , pourquoi rougir ? par ce que je vous ai surpris ? Quel enfantillage ! et puis croyez-vous que j'ignorais que vous vous aimâssiez ? ce n'est pas à un homme de mon âge que l'on en impose sur ces sortes de choses. Les amans les plus discrets , ceux qui mettent le plus de soin à cacher leurs sentimens , ne nous échappent pas à nous autres : un regard , un geste , une parole , un rien les découvre et souvent leur amour est connu d'un chacun qu'ils le croient encore un mystère. Aimez-vous donc mes enfans , c'est la loi de la nature ; mais surtout soyez sages ! jeune fille , méfiez vous des pièges des garçons , ils sont si adroits ! souvenez - vous toujours qu'un premier faux pas est le prélude d'un second et qu'une des premières qualités d'une mère de famille est d'avoir été fille vertueuse. François , si comme je le crois , tu désires faire ton épouse

DURVILLE

de Marianne, sache la respecter : le souvenir de sa vertu ajoutera encore aux délices de votre union.

MARIANNE.

Brave Duprez.

FRANÇOIS.

Vieillard respectable.

Ils sont dans ses bras et font groupe.

Ensemble.

Combien nous t'aimons !

DUPREZ.

Eh ! l'ignoré-je, mes amis, m'est-il permis d'en douter ?
Tous trois au service de monsieur Durville, il n'est point d'attention que vous n'ayez pour moi.

MARIANNE.

Qui plus que vous mérite des égards.

DUPREZ.

Vous me traitez comme un second monsieur Durville lui-même.

FRANÇOIS.

Nous ne fesons que notre devoir.

DUPREZ.

Pourquoi faut-il que nous nous quittions ?

MARIANNE.

Comment ?

FRANÇOIS.

Que dites-vous ?

DUPREZ.

Je suis chargé de vous signifier que vous n'appartenez plus à cette maison ! . . .

MARIANNE.

O ciel ! on nous congédie !

FRANÇOIS.

Qu'avons-nous fait pour mériter cette disgrâce ?

MARIANNE, *d'un ton piqué.*

Il est des gens pour qui le bonheur d'autrui est un martyre ; nous nous aimons . . .

DUPREZ.

Marianne, votre cœur n'est pas d'accord avec votre bouche, j'en

OU LES COUPS DU SORT.

9

J'en suis persuadé. Vous connaissez tous deux monsieur et madame Durville ; vous savez combien ils sont humains, généreux ! que de fois n'ont-ils pas dit en ma présence en parlant de vous ; " ces pauvres jeunes gens , ils s'aiment ; " nous les unirons , nous les dôterons. Mon père a formé " le mariage du père de François , ajoutait monsieur ; je " veux que le fils m'ait la même obligation.

F R A N Ç O I S.

Oh ! oui , ce sont de bien bons maîtres !

M A R I A N N E.

Mais quel peut donc être le motif qui les porte à nous renvoyer ?

D U P R E Z.

L'infortune.

F R A N Ç O I S.

Monsieur Durville dans le malheur !

D U P R E Z.

Hélas , il n'est que trop vrai !

M A R I A N N E.

Quoi ! monsieur Durville dont la famille était une des plus distinguées de Paris !

D U P R E Z.

Oui , mes amis ; telle est la vicissitude des choses humaines : aujourd'hui dans l'opulence , demain dans la misère !

F R A N Ç O I S.

Un revers si prompt , Dupré , n'est point sans cause connue ?

D U P R E Z.

Tout ce que j'en sais , c'est qu'à leur retour en France , nos maîtres que la terreur avait forcé à s'expatrier , trouverent la majeure partie de leurs propriétés aliénée. Il leur restait cependant encore assez de fortune pour vivre dans une honnête aisance. Madame dont vous connaissez la tendresse pour son époux , se comptait heureuse de pouvoir passer le reste de ses jours dans sa patrie. Nous nous retirerons en province , disait-elle à son mari : là , dégagés de tout faste , débarassés des fourbes et des importuns dont la capitale abonde , entourés de quelques amis sûrs que nous rencontrerons plus facilement où les mœurs sont moins corrompues , nous jouirons du vrai bonheur. Monsieur Durville au contraire , ne put supporter l'idée de devoir retrancher quelque chose de la vie somptueuse qu'il menait jadis , et dans l'espoir de rétablir sa fortune délabrée , il aliena tout

B

ce qui lui restait de propriétés. S'il eut suivi le conseil de madame, que de chagrins il se serait épargné ! néanmoins il faut le dire, ses intentions étaient pures, mais le sort ne lui fut point propice. Il débuta par placer 25 mille francs sur un vaisseau destiné pour les Indes. Si sa spéculation eut été couronnée de succès, il lui revenait au moins, d'après son calcul, 150 mille francs. Le ciel qui se rit des projets des mortels en ordonna autrement ; le bâtiment périt à la vue même du port.

FRANÇOIS.

O ciel !

MARIANNE.

Ah ! mon Dieu, mon Dieu, ce pauvre monsieur Durville !

DUPREZ.

Ce premier revers ne l'intimida point ; il voulut encore tenter la fortune. Une riche maison de commerce d'allemande ouvre un emprunt considérable à un gros intérêt. Notre maître séduit par l'appaſſ du gain mais surtout par la solidité de la maison qui emprunte, se porte préteur d'une somme de 50 mille francs.

MARIANNE.

50 Mille francs ! . . .

DUPREZ.

Dans les conditions il était stipulé que le remboursement du capital et le payement des intérêts se feraient dans l'année à dater du jour du versement, tellement que la somme de 50,000 francs avancée par monsieur Durville ainsi que les intérêts, devaient lui être escomptés hier.

TOUS DEUX.

Eh bien ?

DUPREZ.

Des lettres reçues ce matin annoncent que la maison de commerce qui a levé l'emprunt, vient de faire une banqueroute de plusieurs millions.

FRANÇOIS.

Et monsieur Durville a tout perdu !

DUPREZ.

Tout ; c'était là son unique trésor, le voilà englouti, il ne lui reste plus rien !

(François se met à réver, ne prend plus attention à ce qui se va dire.)

MARIANNE.

Que vont-ils devenir ?

DUPREZ.

Je ne sais. Monsieur est dans un désespoir qui tient de la rage : il est sorti sans que madame sache où il est allé. Quant à elle, sa douleur est plus sombre ; l'œil sec mais fixé sur la terre, elle est immobile dans son fauteuil. J'ai voulu lui adresser quelques paroles de consolation ; elle m'a prié de la laisser. Cette pauvre femme ! si jeune encore, si aimable ! elle m'a dit d'un ton si doux ; *Dupré, je t'en prie, laisse moi ... ces paroles m'ont déchiré le cœur...* Non, je ne les oublierai jamais.

(François sort de sa rêverie ; il parle vivement, avec âme.)

FRANÇOIS.

Marianne, nous sommes jeunes, robustes,lestes, nous avons du courage. Abandonnerons-nous à eux-mêmes d'aussi respectables maîtres ? les voilà réduits à vivre du travail de leurs mains ; le souffrirons-nous ? nous élevés dans la maison des Durville qui ont servi de pères à nos pères, qui ont répandu les bienfaits sur nos familles, qui voulaient nous unir, nous dîter ? Abandonnerons-nous ce bon vieillard qui nous a appris à marcher dans le sentir de la vertu ? que deviendraient-ils tous trois si personne ne s'intéressait à leur sort ? à quel travail monsieur Durville et son épouse pourraient-ils se livrer ? élevés dans l'opulence, leurs membres délicats ne résisteraient pas longtemps à la fatigue ; bientôt leur santé serait altérée et la mort ne tarderait pas à les enlever l'un et l'autre. Eh bien, Marianne, il ne tient qu'à nous d'empêcher que d'aussi grands maîtres n'aient lieu. Marions-nous, partons tous cinq pour notre pays natal ; j'y suis propriétaire d'un héritage peu conséquent à la vérité, mais suffisant pour nous procurer à tous une existence honnête. Du fruit de nos épargnes nous ferons bâtir, au bout du jardin, une maison petite mais propre et commode : Monsieur, madame Durville et Dupré l'habiteront. Dupré s'amusera à cultiver le jardin autant que ses forces le lui permettront, et nous, du produit de notre travail, de notre industrie, nous pourvoirons à tout ce qui sera nécessaire à l'entretien des deux familles qui paraîtront distinctes et n'en seront pas moins un seul et même ménage.

MARIANNE, se jettant dans ses bras.

Ah ! mon ami ! je suis à toi pour toujours !

DUPREZ, ému.

Mes amis, mes chers camarades ! ... c'est quand l'homme est dans le malheur qu'il reconnaît ses vrais amis.

DURVILLE

FRANÇOIS.

Eh bien Dupré, n'aprouvez-vous pas notre projet ?

DUPREZ.

Oui, mes amis ; il est digne de vos ames généreuses et j'y souscris de bien bon cœur.

MARIANNE.

En ce cas, allons de ce pas le proposer.

FRANÇOIS.

Oui, allons.

DUPREZ.

Je ne pense pas que le moment soit opportun : une proposition semblable ne leur ferait peut-être que sentir plus vivement toute l'étendue de leurs pertes. Attendons que le calme et la réflexion aient succédé à ces momens d'angoise : Je me charge, moi, de la proposition.

FRANÇOIS.

Que d'obligations nous vous aurons si elle est favorablement accueillie !

DUPREZ.

J'entends madame qui s'avance ; retirez vous, mes amis ; votre présence n'est point propre à lui rendre la tranquilité.

MARIANNE.

Viens François, viens ; Dupré a raison ; retirons-nous.

SCENE III.

MAD. DURVILLE paraît. Elle marche à pas lents, les regards fixés sur la terre. Elle s'assied dans un fauteuil sur l'avant-scène contre la table à gauche du speciauteur. Dupré, François et Marianne remontent la scène de l'autre côté, sans être appercu de Mad. Durville.

FRANÇOIS, parvenu au fond.

Que le ciel veille sur elle et exauce nos vœux.

François et Marianne partent. Duprez reste dans le salon ; il arrange quelques meubles, contemple de tems en tems sa maîtresse d'un air affligé et compatissant à ses malheurs.

SCENE IV.

M A D. D U R V I L L E.

Il est sorti!.... le désespoir peint sur la figure.... il n'est point encore rentré .. s'il allait attenter à ses jours!.. Dieux!... (*le mot Dieux doit être prononcé de manière à faire sentir l'impression douloureuse que cette réflexion a faite sur l'esprit de madame Durville.* (*Longue pause et comme si elle sortait d'un anéantissement pr fond.*) C'est à l'ambition que nous devons notre infortune!.... S'il eut écouté mes conseils!.. ô ciel ! pardonne moi , j'accuse mon époux et je suis plus coupable que lui ! oui si j'avais insisté , Durville n'eut point réalisé notre patrimoine ; mais plus que lui j'étais tourmentée du désir de vivre dans le faste. Le souvenir de notre opulence se retracait sans cesse à mon imagination ; j'ai paru céder avec répugnance et je jouissais au fond de l'âme. La raison par fois me disait ; " Ne peux tu être " heureuse et vivre moins splendidement , le bonheur ne gît " point dans les richesses , mais dans la quietude de la con- " science , dans le souvenir des bienfaits. " J'étais pénétrée de ces vérités : mais dès l'instant qu'un pompeux équipage se présentait à ma vue , je me disais ; *celui que j'avais jugé n'était pas moins brillant.* Souvent l'équipage appartenait à un des nos modernes Sybarites et alors j'ajoutais ; cet homme naguère était pauvre : notre fortune n'est pas encore tout-à-fait anéantie ; pourquoi le sort nous serait-il plus ingrat? C'est ainsi , c'est par des raisonnemens aussi captieux que j'ai préparé notre ruine!..... Mais , il tarde bien à rentrer.... je ne suis point tranquille.... imagination ardente , caractère bouillant ,.... s'il allait oublier son Emilie!....

(*Duprez , vers la fin du couplet s'est approché de Mad. Durville.*)

D U P R E Z.

Madame , ma chère maîtresse , consolez vous....

M A D. D U R V I L L E.

Hélas ! quel motif de consolation puis-je m'offrir?

D U P R E Z.

Le mal n'est peut-être pas irréparable?

M A D. D U R V I L L E.

Irréparable , Duprez , irréparable ; notre perte est certaine.

D U P R E Z.

Il vous reste encore des amis.

M A D. D U R V I L L E,

En a-t-on dans l'infortune!

D U P R E Z.

Oui madame, il vous en reste encore de bien fidèles et aux quels vous ne pensez peut-être pas.

M A D. D U R V I L L E.

Je te remercie de ton zèle, Duprez; tu cherches à me distraire; mais le coup est trop poignant!..

D U P R E Z. (vivement.)

Non, non madame, il ne s'agit point ici de mon zèle, ni de vous distraire; ce n'est point pour faire diversion à vos chagrins que je vous donne des amis, je vous dis la vérité. Oui, vous avez encore des amis, et ils ne sont point fourbes ceux-là: je veux parler de François et de Marianne.

M A D. D U R V I L L E.

Ah! je n'ai jamais douté de leur fidélité. Les pauvres jeunes gens! sans doute ils ont été bien affligés?

D U P R E Z.

Le récit que je leur ai fait de votre infortune les a dabord attérés. François surtout était immobile: mais tout-à-coup sortant de sa profonde rêverie; non, non, dit-il à Marianne, nous ne les abandonnerons pas: nous sommes jeunes et robustes, nous avons du courage; Eh bien, unissons-nous, engageons les à nous suivre dans notre patrie; nous y ferons bâtir une maison petite, mais commode et propre. Monsieur et madame Durville l'habiteront, Dupré (ils ne m'ont pas oublié les chers enfans!) Dupré y logera avec eux, il soignera le jardinage, et nous du produit de notre travail nous procurerons le nécessaire aux deux familles qui paraîtront distinctes et n'en feront pas moins un seul et même ménage.

M A D. D U R V I L L E.

Les aimables jeunes gens! ah! s'il est permis de regretter des richesses perdues, certes c'est alors qu'on n'a plus la faculté de récompenser les belles actions!

D U P R E Z.

François n'eut pas plutôt fini que Marianne, qui, les yeux fixés sur lui, la bouche entr'ouverte, semblait deviner toutes ses pensées, se jette dans ses bras et lui dit avec l'expansion de la plus vive tendresse, ah! mon ami, je suis à toi pour toujours! C'est ainsi que ces deux jeunes gens ont prouvé qu'ils étaient dignes l'un de l'autre et ont fortifié cette masse de preuves par les quelles on établit que *le pauvre est rarement ingrat.*

OU LES COUPS DU SORT

15

M A D. D U R V I L L E.

Cœurs généreux ! Témoigne - leur , Dupré , toute ma reconnoissance ; dis - leur que je ne les oublierai jamais , que je les aimerai toujours . Dis - leur aussi que je communiquerai leur projet à mon Epoux ; peut - être consentira - t - il à vivre dans la proyince , dans le village de François . . .

D U P R E Z. (avec joie .)

Quoi madame , serait - il possible . . . nous ne nous quittrions plus . . .

M A D. D U P R E Z.

Je le désire Dupré , je ferai tout mon possible pour y parvenir .

D U P R E Z.

Que le ciel vous entende !

M A D. D U R V I L L E.

Quelqu'un monte . . . c'est Durville .

S C E N E V.

DURVILLE paraît : MAD. DURVILLE va au devane de son époux , ils se tiennent un instant embrassés , puis vont s'asseoir l'un à côté de l'autre près de la table à gauche du spectateur .

M A D. D U R V I L L E.

Eh bien mom ami ?

D U R V I L L E.

Ma chère Emilie .

M A D. D U R V I L L E.

Tu es resté bien longtems .

D U R V I L L E , s'asseiant .

J'ai fait des nouvelles perquisitions relativement à la maison Brown .

D U P R E Z , apart .

La maison Brown ?

D U R V I L L E .

La faillite est certaine : monsieur Delval est dans le même cas que nous .

D U P R E Z , apart .

La maison Brown fallie ? . . .

DURVILLE.

M A D. D U R V I L L E.

Le ciel l'a voulu ainsi, mon ami; n'en parlons plus, ce serait nous chagrinier inutilement: songeons plutôt à ce qui nous reste à faire. (*Durville soupire*)

D U P R E Z.

Mais monsieur, avec votre permission, est-ce la maison Brown de Munster dont vous parlez?

D U R V I L L E.

De Munster.

D U P R E Z.

Je ne puis croire que cette maison ait falli; ce sont sans doute des envieux qui font courir ce bruit, car je connais monsieur Brown, moi, et c'est bien le plus parfait honnête homme....

M A D. D U R V I L L E, avec bonté.

Duprez, nous désirerions être seuls.

D U P R E Z, apart.

La maison Brown fallie; je ne conçois pas cela. (*Il remonte la scène en disant cela. Lorsqu'il est parvenu à la porte du fond il revient sur ses pas et dit à ses maîtres qui semblaient attendre qu'il fut parti, pour parler.*) Mes chers maîtres, ne vous affligez pas: ce n'est peut-être qu'un faux bruit. Tenez, je vais de ce pas m'informer sur la place et j'espére avant peu vous apporter des bonnes nouvelles. (*Il sort.*)

Aussitôt Durville se leva, va fermer la porte du salon et revient à sa femme qui s'est également levée: il parle avec vivacité et comme s'il craignait qu'on ne vint l'interrompre.

SCENE VI.

D U R V I L L E.

Emilie, lorsque tantôt je sortis l'âme préoccupée des moyens de nous tirer de la position critique dans laquelle nous nous trouvons, je portai mes pas ça et là dans la ville sans savoir pourquoi je prenais tel chemin préférablement à tel autre. Déjà mille projets aussitôt évanouis que conçus s'étaient présentés à mon imagination, quand tout-à-coup mon oreille est frappée par le son d'une voix qui ne me parut point inconnue. Je m'arrête, je regarde autour de moi; on m'appelle de rechef et j'aperçois enfin dans un superbe équipage, Durbin qui, il y a quatre jours, après nous avoir fait l'historique de ses malheurs, a fini par nous emprunter cinq louis. Juge de ma surprise, de mon étonnement: il s'en apperçut et desuite me priant de monter dans son carrosse, il me raconta comment en aussi peu de tems,

OU LES COUPS DU SORT. 17

sa fortune avait changé de face. Il y a quelques jours, me dit-il, en sortant de chez vous avec l'argent que vous eûtes la complaisance de me prêter et qui pour lors formait toute ma richesse, je me rendis à l'académie de jeu de la rue des prouvères.

M A D. D U R V I L L E.

Durville, Durville, que vas tu-me proposer.

D U R V I L L E.

Daigne m'écouter, ma bonne amie, écoute moi-jusqu'au bout. Je n'avais jamais mis les pieds, continue-t-il, dans ces endroits où tant d'enfans de famille voat perdre en un instant le fruit de plusieurs années du travail de leurs pères, où tant de fortunes s'engloutissent. J'entre enfin: la foule était immense. Après avoir considéré assez longtems les chances du jeu, je me détermine à me rendre acteur moi-même. Je mets un louis sur une carte; je perds: je double ma mise; je perds encore; je change de position, je regagne ma perre: je continue à jouer sur la même carte et la fortune ne cesse point de me sourire; il étais enfin onze heures de nuit et j'avais déjà plus de cent louis devant moi. Je me disposais à partir, lorsqu'un particulier qui se trouvait à mes côtés, m'observe qu'étant en veine j'aurais tort d'abandonner une partie qui m'étais si avantageuse. La crainte de perdre ce que j'avais gagné me fit hésiter un instant; cependant alléché par l'appas du gain, je continue à jouer: bref, la fortune ne m'abandonne pas et en moins de trois heures je me trouve possesseur de 2000 louis. Alors le banquier déclara la banque sans fonds et je me retirai content du sort et des conseils de mon voisin. A peine Durbin eut-il fini que son équipage arrêta: nous descendimes; il me pria de monter à son appartement, je l'y suivis; *appartement meublé dans le dernier goût!* Je sortis enfin de chez lui, l'esprit plein de ce que je venais de voir et d'entendre, et voici les réflexions auxquelles je me suis arrêté.

Durbin, me suis-je dit, il y a quelques jours, étoit dans l'indigence; le voilà riche. Il a commencé avec cinq louis; j'avais 75 mille francs, je les ai perdus; mais le sort qui, à deux reprises m'a été funeste, me serat'il toujours défavorable? pourquoi avec plus de ressources que Durbin ne pourrais-je pas rétablir ma fortune?....

M A D. D U R V I L L E.

Je te comprends Durville; tu viens me faire la proposition de risquer au jeu le peu que nous possédonss encore?....

D U R V I L L E.

Il est vrai; c'est-là mon projet: ne l'approuves tu pas?

C

D U R V I L L E

M A D. D U R V I L L E.

Ton plan, mon ami, est bâisé sur une possibilité. Mais après avoir essayé des revers aussi conséquents que ceux qui causent nos malheurs actuels, est-ce bien à nous qu'il appartient de tenter encore la fortune et de sacrifier le certain à l'incertain?

D U R V I L L E.

Le certain, dis-tu?

M A D. D U R V I L L E.

'Oui, mon ami, le certain. 300 louis sont tout ce qui nous reste, mais cette somme bien employée, toute modique qu'elle est, peut suffire à nous procurer un sort heureux. Crois-moi Durville, n'établissons point notre bonheur sur une chimère: abandonnons la capitale, retirons nous au fond d'une province, dans quelque village obscur; choisissons la patrie de François et Marianne? c'est au milieu de gens simples mais pleins de candeur; c'est sous le plus beau ciel du monde, dans le pays le plus fertile, où la nature étale ses dons avec le plus de profusion, que nous retrouverons le bonheur. Tu le vois, mon ami, notre infortune est à peine connue et déjà nous sommes abandonnés. Où sont-ils tous ces messieurs si prévenants, en apparence si empressés à rendre service, mettant et leur personne et leur bien à la disposition du premier venu qu'ils n'ignorent pas au-dessus du besoin? où sont et Duval et Ororte, et Flibince et St. Germain? les fourbes! il n'était point de protestation d'amitié qu'ils ne nous fissent; voilà l'instant où ils pourraient peut-être nous obliger; ils nous savent malheureux, nous ne les verrons plus. Que cet exemple nous éclaire, Durville: abjurons tout projet d'accroissement de fortune; laissons à leurs dûpes ces hommes artificieux: pourrais-tu les regretter encore? ah! si Emilie suffit au bonheur de Durville, Emilie est trop heureuse, il ne lui manque plus rien.'

D U R V I L L E.

Oui, Emilie suffit au bonheur de son Epoux!.... mais ma tendre amie, ta philosophie t'égare. Comme toi je veux au mépris ces hommes faux, étrangers à tout sentiment de philanthropie, qui, sous le dehors séduisant de la civilité, sous le masque de l'amitié la plus sincère, cachent un cœur corrompu, une ame glacée. Mais par ce que nous sommes assez malheureux pour avoir rencontré des êtres aussi abjects, devons-nous croire à l'impossibilité de trouver des amis francs et loyaux, et nous livrer à la plus noire misanthropie. Tu me propose de nous retirer au fond d'une province éloignée, dans quelque village obscur, et tu espère y être heureuse! Détrompe-toi, mon amie; nous ne sommes pas nés

pour la solitude. Habitués l'un et l'autre à vivre dans la capitale, à voir nombreuse compagnie, à fréquenter les spectacles, les concerts, les bals, le séjour de la campagne nous serait bientôt insipide. Nous nous rappellerions sans cesse ce que nous avons été, et la comparaison de notre être actuel serait pour nous le comble des maux. Oui, Emilie, cette même solitude que tu réclames serait précisément ce qui nous rendrait malheureux. Point de société pour nous distraire, toujours le même spectacle : livrés à nous-mêmes vers quel objet se tourneraient toutes nos pensées ? *Vers notre fortune passée.* Quel serait le sujet de nos conversations ? *notre fortune passée.* Et ne pense pas trouver un délassement, un allégement à tes peines dans l'assiduité de quelques campagnards, vertueux je le suppose, mais privés de cette amabilité à laquelle tu es accoutumée ; sans éducation, sans éloquence, disant et répétant sans cesse la même chose : et c'est à un genre de vie aussi monotone que mon Emilie serait condamnée ! à ton âge (*ici la figure de Mad. Durville doit changer de manière à faire appercevoir qu'elle se laisse prendre aux discours séducteurs de son mari !*) dire un éternel adieu à la société, aller vivre au milieu des pâtres et des brébis, toi élevée parmi ce que Paris avait de plus distingué du côté du rang et de la fortune, toi habituée aux hommages bien mérités des gens les plus spirituels et les plus polis !... non, non, je ne le souffrirai point.

M A D. D U R V I L L E.

Eh bien, Durville, puisque tu crois que nous ne pourrions trouver le bonheur loin de la capitale, privés de ses plaisirs bruyans ; je me résigne. (*Mouvement de joie dans la figure de Durville.*) Voilà le porte-feuille qui contient en billets au porteur, toute notre richesse. J'y joins encore ce collier, ces bagues ; à quoi me serviraient ces ornemens, si le sort ne se lassait de nous persécuter.

D U R V I L L E.

Il nous sera propice, ma chère Emilie. Touche ce cœur ; comme il bat ! c'est le présage certain de notre futur bonheur.

M A D. D U R V I L L E.

Puissent ces pressentimens ne point être trompeurs ! mais si contre ton attente, ... la fortune toujours ingrate....

Cette réflexion frappe Durville comme d'un coup de foudre ; il baisse la tête : sa voix est altérée, l'accent morne.

D U R V I L L E.

Alors... (pause) la mort.

M A D. D U R V I L L E, après une pause et du même ton : La mort ?... (pause).

DURVILLE, même jeu.

Est-il... un autre parti... à prendre?... (pause).

M A D. D U R V I L L E.

S'il est... un autre... parti?... (silence)... (avec résignation) non, non, il n'y a point à balancer; les horreurs de l'indigence ne sont point faites pour nous. Mais alors, cher époux, ton Emilie te rappellera nos serments. Combien de fois n'avons-nous pas juré à la face des cieux, de ne point survivre l'un à l'autre? (pause; l'accent concentré) Qu'un même coup...

D U R V I L L E.

Dieux! quel tableau! (vivement) Emilie, ma chère amie, rejette loin de toi ces idées sinistres; ayes plus de confiance dans la fortune; elle nous a trahi deux fois; elle va nous combler de ses faveurs. Rappelle-toi Durbin: *équipage magnifique, appartement somptueux, luxe recherché!* tout cela cependant, il le doit à la somme modique que nous lui avons prêtée. Pourquoi employant nous-mêmes nos fonds, serions-nous moins heureux à les faire valoir qu'un étranger? crois-moi, mon amie, j'en ai l'heureux augure, le sort nous sera prospère.

M A D. D U R V I L L E.

Eh bien, va Durville, va tâcher de récupérer une partie de nos pertes. Quant à moi, je ferai des vœux pour que le ciel te seconde. Tant de méchants sont dans la prospérité; l'adversité serait-elle donc le partage exclusif des gens vertueux!

Fin du premier acte

ACTE SECONDE.

SCÈNE PREMIÈRE.

DUPREZ, *s'essuyant le front : chapeau et canne à la main.*

DUPREZ.

Ouf! j'ai bien courru, mais jusqu'ici toutes mes recherches ont été infructueuses. J'ai parlé à l'un, j'ai interrogé l'autre : celui-ci me répond, *je n'en sais rien*; celui-là me dit, *la faillite est indubitable*; un troisième, *je n'en suis pas certain*.... Et moi aussi je n'en suis pas certain; mais j'ai grandement peur! si cependant la nouvelle était fausse?... cette idée me sourit; mais une maison de commerce telle que celle de *Brown à Munster*, manque-t-elle à ses engagements?... Oh! la bonne pensée qui me vient là tout-à-coup!... Eh! sans doute! ce n'est pas d'après des probabilités qu'il faut se décourager; ce n'est pas sur des bruits populaires qu'il faut établir son opinion, il faut prendre des informations plus solides. Mais chez qui les prendre ces informations?... chez les banquiers, chez les négocians, chez les correspondans de monsieur *Brown*... oui mais, qui sont ces correspondans? c'est ce que nous découvrirons en parcourant les différentes maisons de commerce de Paris. Allons, Duprez, du courage; le but de tes démarches est de rendre la paix et le bonheur à d'honnêtes gens, tu dois être infatigable. Oui l'espoir ranime mes forces, jé me sens rajeunir. Si j'étais assez heureux pour réussir dans mes recherches! oh! combien je bénirais la providence... (à genoux) " Dieu, sublime essence, ô toi que j'implore, sois moi pro- " pice, exauce mes vœux! je compte déjà soixante huit an- " nées; d'après l'ordre des choses humaines que tu as établi " et auquel tu présides, le terme de ma carrière ap- " proches: je n'ai point de crimes à me reprocher, mais " avant que je descende chez les morts, accorde-moi la " douce satisfaction de ne point voir dans l'adversité ceux " qui sont si dignes de tes bienfaits!... allons, il n'y a " point de temps à perdre, partons.

SCÈNE II.

DUPREZ remonte le salon pour sortir; lorsqu'il est près de la porte, DURBIN entre: DUPREZ lui répond en fesant toujours des petits pas vers la porte et témoigne par le langage de ses réponses et ses gestes qu'il est pressé.

DURBIN.

Je désirerais parler à monsieur Durville.

DUPREZ.

Il est dehors.

DURBIN.

Madame y est-elle ?

DUPREZ.

Elle ne voit personne.

DURBIN.

En ce cas vous aurez la complaisance de dire à vos maîtres que Durbin s'est présenté pour leur offrir ses services. (Il sort.)

SCENE III.

DUPREZ, seul.

Pour leur offrir ses services... Eh mais, ce monsieur-là quoiqu'il ne soit pas très-richement vêtu est peut-être un personnage conséquent et qui pourrait nous être utile. Rapelons-le. (Il appelle à la porte.) Monsieur,.. monsieur.

SCENE IV.

DUPREZ, DURBIN.

DURBIN.

Vous m'appelés, je crois ?

DUPREZ.

Je vous demande bien des pardons, monsieur, de vous avoir laissé partir, et quoique madame m'ait dit qu'elle ne verrait personne aujourd'hui, je crois cependant pouvoir vous annoncer On ne doit jamais rébuter qui que ce soit et surtout ceux qui viennent dans des intentions bienveillantes. Je vais prévenir madame que vous attendez ici; elle ne tardera pas à paraître. (Il sort.)

SCENE V.

DURBIN, seul.

DURBIN.

Il a raison ce bon vieillard; il ne faut jamais rébuter personne. C'est cependant ce qui n'arrive que trop fréquemment. On juge l'homme par l'habit qu'il porte: l'humble est méprisé, le magnifique est accueilli: que de sots jugemens !

SCENE VI.

DURBIN, MAD. DURVILLE.

MAD. DURVILLE.

C'est monsieur qui me demande ?

DURBIN.

C'est moi, madame, qui, instruit de votre infortune et pénétré de ce que je vous dois pour le service que vous m'avez rendu, viens vous prier de disposer de moi et de ne me point épargner si vous me croyez capable de vous être de quelqu'utilité.

MAD. DURVILLE.

Il faut-être courbé sous le poids du malheur, pour apprécier le prix de votre démarche. Oui monsieur, elle fait le plus grand éloge de votre cœur; elle vous honore. Recevez mes sincères rémerciemens auxquels vous me permettrez de joindre mes compliments sur l'heureux changement de votre sort.

DURBIN, étonné.

L'heureux changement de mon sort!.... je n'entends pas ce que madame veut dire.

MAD. DURVILLE.

Vous avez craint en vous présentant sous un costume plus opulent, de nous retracer les coups du destin. Votre précaution prouve la délicatesse de vos procédés; mais elle est inutile, monsieur. Non, le souvenir de nos richesses ne m'arrachera plus des larmes; la source en est tarie, et le sort nous porterait des coups plus douloureux encore que je n'en verrais pas moins avec satisfaction la prospérité des autres.

DURBIN.

L'envie est un sentiment inconnu aux ames bien nées. Mais, madame, s'il faut vous parler sans fard, je vous dirai que je ne mérite pas les choses obligantes que vous avez la bonté de m'adresser. Ce n'est pas, vous pouvez le croire, dans la crainte de vous retracer les coups du destin que je me présente sous ce costume, mais... (Il baisse la voix) par ce que je suis assez malheureux pour n'en point avoir d'autre.

MAD. DURVILLE, à part.

Pour n'en point avoir d'autre?... (haut.) Quoi, monsieur, vous n'avez point rencontré mon mari ce matin?

D U R B I N.

Je ne l'ai pas vu.

(*Le feu de la diction de Mad. Durville doit augmenter graduellement.*)

M A D. D U R V I L L E.

Vous n'étiez point alors dans un superbe équipage ?

D U R B I N.

Moi, madame ? . . .

M A D. D U R V I L L E.

Durville n'y est point monté ? ne vous a point accompagné chez vous ?

D U R B I N, à part.

La douleur l'égare ?

M A D. D U R V I L L E.

Enfin n'avez-vous point gagné, il y a quatre jours, 2000 louis au jeu, à l'académie de la rue des prouveres ?

D U R B I N.

Je vous proteste, madame, que je n'ai point vu monsieur votre époux ce matin ; que je ne suis jamais entré à l'académie des Prouveres et que loin d'avoir gagné 2000 louis, c'est à la fatale passion du jeu que je dois l'anéantissement de ma fortune et la disgrace de toute ma famille.

M A D. D U R V I L L E, anéantie.

O ciel ! qu'ais-je entendu ! (*haut et vivement*) ah ! monsieur si vous vous intéressez au sort d'une épouse infortunée ; si votre cœur est mû par quelque sentiment de pitié ; au nom de l'honneur, de l'humanité, au nom de tout ce que vous avez de cher, de précieux au monde, tirez-moi de la cruelle incertitude dans laquelle je suis, ne m'épargnez point la vérité, dites la moi sans déguisement ; c'est l'unique grâce que je vous demande, ne me la refusez pas, je vous en prie, je vous en supplie, je vous en conjure à genoux.

D U R B I N.

Arrêtez madame, que faites vous ? . . . Eh ! quel motif aurais-je donc pour vous en imposer ?

M A D. D U R V I L L E

O ciel ! (*Elle s'éloigne insensiblement de Durbin, s'approche du fauteuil et s'y assied pendant le couplet suivant.*)

D U R B I N.

DURBIN.

Si aux yeux de l'homme sage l'infortuné n'est pas méprisable, du moins dans le siècle où nous sommes, l'habit du malheur n'est point assez respecté pour jouer l'indigence alors qu'on n'est pas dans la misère. Non, non, madame, je ne vous trompe point sur ma véritable situation, elle est telle que je viens de vous l'affirmer, et sans pénétrer les raisons qui vous portent à me solliciter avec tant d'instance, sans prévoir le résultat de l'aveu que je vous ai fait, je dois à la vérité, à l'honneur que vous réclamez, de vous certifier que le gain des 2000 louis dont vous me parlez est une pure invention dont j'ignore et la cause et l'auteur.

MAD. DURVILLE, à part.

Il est donc vrai, mon époux m'a trompée ! Durville !.. lui pour qui je n'eus jamais de secret,.. lui que je croiais sincère !.. Et pourquoi cette fable ?.. pour faire renaitre dans mon cœur par le tableau de l'opulence et des chances du destin, le désir de vivre encore dans la splendeur ; afin que je consentisse à ce qu'il risquât au jeu les chétifs débris de notre fortune ; pour parvenir au but qu'il s'était proposé d'atteindre !..

DURBIN, à part.

Tout ce qui se passe ici m'est incompréhensible..... La voilà plongée dans une profonde rêverie ; son ame paraît affaissée... Quelle sera la suite de tout ceci !

MAD. DURVILLE.

Mes yeux sont dessillés.... Oui, il en est peut-être temps encore : retirons du gouffre ce qu'il est possible de sauver. Si le destin est propice à Durville, le gain doit être déjà conséquent ; qu'il suffise : une plus longue obstination pourrait quelque fois faire tourner la chance. Si au contraire le sort nous est toujours ingrat, il ne faut point tenter davantage de se le rendre favorable. (à Durbin) Monsieur, vous avez eu la générosité de m'offrir vos services...

DURBIN, vivement.

Ah ! madame, mon désir le plus ardent est de vous obliger. Qu'exigez-vous ?

MAD. DURVILLE.

Durville est en ce moment dans une académie de jeu ; j'ignore laquelle, mais comme il m'a parlé de celle de la rue des Prouvères, je présume que c'est là que vous le trouverez. Veuillez vous y rendre le plus promptement qu'il vous sera possible et le prier au nom de l'amitié, au nom de son

D

épouse éploreade, s'il conserve encore quelque tendresse pour elle, de la venir rejoindre sur le champ. Qu'aucune raison quelconque, soit le gain, soit la perte, l'y retienne. Dites lui, s'il vous plaît, que j'attends de sa part cette preuve de déférence.

DURBIN.

Je pars, madame, et vous prie de croire que je ne négligerais rien pour le trouver, le décider à répondre à vos désirs, et vous le ramener aussitôt. (*Il sort.*)

SCENE VII.

MAD. DURVILLE, *seule.*

MAD. DURVILLE.

Que je suis malheureuse!... Non, la crainte de la misère n'est rien en comparaison de l'idée de ne pouvoir plus croire aux protestations de mon époux... ce n'est peut-être pas la première fois qu'il me trompe!... Qui peut prévoir jusqu'à quel point il portera désormais l'astuce, la fausseté? Que cette idée est accablante! dans quel état d'anxiété elle me plonge! Durville avoir des secrets pour son Emilie; lui en imposer!... Qui l'eût crû?... Eh bien! voilà les hommes! la bonne-foi, la franchise est peinte sur leur figure: mais leur cœur est le temple de la duplicité, du mensonge.

(*On entend le bruit de quelqu'un qui monte avec précipitation.*)

Durville arrive.... Quel malaise j'éprouve.

SCENE VIII.

DURVILLE paraît, égaré, le teint blême; il marche à pas précipités. Sa femme s'élançe vers lui et se jette dans son sein en s'écriant;

MAD. DURVILLE.

Tout est perdu!

DURVILLE.

Oui, tout est perdu! (*pause.*)

MAD. DURVILLE, (*accent concentré.*)

O ciel!...

DURVILLE.

Dabord le sort me fut propice et déjà le gain que.

fait était assez conséquent, lorsque tout-à-coup, (ô fortune inhumaine qu'avons nous fait pour mériter tant de persécutions !) quand tout-à-coup, dis-je, la change me devint funeste : en un instant je perdis mon argent, ton collier, tes bagues, ma montre, mes boucles, tout ce que je possépais. Non loin de moi se trouvait un jeune homme dont la mise plus que simple n'annonçait rien moins que l'aisance. Il était riche de six francs lorsqu'il se mit au jeu et le bonheur l'avait constamment servi : il regorgeait d'or, lui, et moi j'étais dépouillé ! tant d'infortune d'un côté, un destin si prospère de l'autre, m'arrachèrent des larmes. J'eus la bassesse d'envier le sort de ce jeune homme ! dans le délire où me jetterent ces réflexions, je proférai les noms de nos familles : à ces mots, un particulier s'approcha de moi et après m'avoir considéré, si 25 louis, me dit-il, vous peuvent être agréables, je vous les avancerai sur une lettre de change que vous passerez à mon ordre. Dans la position où j'étais, conceois-tu combien cette offre me parut obligante ?

M A D. D U R V I L L E.

Malheureux, qu'as tu fait !

D U R V I L L E.

L'espoir séducteur de recouvrer au moins ma perte, s'empara de mon âme. Je signai le fatal billet, l'argent me fut compté, je le jouai, je le perdis. Désespéré, furieux, je m'élançai sur ce préteur obligeant que l'on me désigna, mais trop tard, pour une de ces sang-sues publiques, un de ces vils usuriers dont le pays est infecté. Je voulus voir ce billet que j'avais souscrit dans le moment où mon imagination exaltée ne m'avait point permis de réfléchir ; je ne pus y parvenir : aidé par ses complices le scélérat parvint à s'échapper, et moi-même entourré d'escrocs, de filous qui, après avoir partagé mon butin s'emblaient rire de mes malheurs, je sortis de cet antre détestable où le désir immoderé du luxe me conduisit et où je n'eusse jamais entré si j'avais suivi tes conseils.

M A D. D U R V I L L E.

Ah ! Durville, n'impute pas à toi seul un revers dont la cause appartient à nous deux. Le hasard nous a trompés : qu'il n'en soit plus parlé... (pause)... (*) . Mais nous voilà plongés dans l'abyme... qu'allons nous devenir ?

(*) Je ne puis trop prier l'actrice qui jouera le rôle de Madame Durville, de se bien pénétrer de cette scène difficile.]

DURVILLE

DURVILLE.

Emilie, il faut un terme à toutes choses: celui de notre bonheur est arrivé; nous ne le trouverons plus sur la terre. Mais il est un autre monde encore... là, les richesses des mortels ne donnent point de la considération, n'inspirent point un soutien; l'homme jadis décoré de la pourpre s'y trouve placé à côté de l'indigent; tous sont égaux aux yeux de la Majesté Suprême et s'il y existe une place d'honneur c'est celle que procure la pratique des vertus.

MAD. DURVILLE, effrayée.

Mon ami!....

DURVILLE, (il s'anime graduellement.)

C'est dans cet autre monde, ma chère amie, que nous jouirons de cette félicité pure, de cette quiétude enchantée, de cette paix parfaite inconnues sur la terre. Nous nous sommes crus heureux et n'avons qu'entre vu l'image du bonheur! débarassons nous de notre frêle existence; la vie des hommes est-elle autre chose qu'un tissu d'infortunes! Rendons, rendons à la terre ce qui lui appartient.... que cet instrument de mort....

(Il tire de ses poches une paire de pistolets.)

MAD. DURVILLE, éplorée, égarée.

Durville, mon époux, au nom de l'être Suprême, au nom de ton Emilie, qui t'adore, qui se prosterne à tes pieds, ne cède pas à l'impulsion cruelle du désespoir, abjure une résolution....

DURVILLE.

Non, non, mon parti est pris.

(Il passe à l'autre côté de la scène, mad. Durville le suit en se trainant à genoux.

MAD. DURVILLE.

Ecoute-moi, mon ami, écoute-moi, c'est la dernière grâce que je te demande; auras-tu la barbarie de me la refuser.

DURVILLE, remet ses pistolets en poche, relève sa femme, lui parle avec douceur mais la voix sombre, la respiration gênée.

Eh bien! parle; je t'écoute.

OU LES COUPS DU SORT.

29

M A D. D U R V I L L E, (*un instant de recueillement.*)

Nos espérances ont été décues.... tout nous est enlevé,
il est vrai : mais devons nous-renoncer à tout espoir d'une
existence supportable ?

D U R V I L L E.

Oui , nous le devons.

M A D. D U R V I L L E.

François et Marianne ne se sont - ils pas offerts ? . . .

D U R V I L L E , *l'interrompant.*

Quoi ! tu pourrais résister à l'idée accablante d'être redé-
vable de la vie à tes domestiques ? Quoi ! tu voudrais accep-
ter l'offre qu'ils ont faite dans le premier mouvement de la
reconnaissance ! Et crois tu donc que ce zèle si ardent
aujourd'hui , serait toujours aussi fervent ? unis par l'hyphen
François et Marianne ne tarderaient pas à avoir une nom-
breuse famille : dès lors tous leurs soins , toutes leurs af-
fections se tourneraient vers elle ; nous serions oubliés : où
s'ils ne discontinuaient à nous porter de secours , pourrions
nous les accepter sans réfléchir que c'est à la sueur de leur
front qu'ils nous les procureraient ? pourrions nous nous
dissimuler les peines que nous leur causerions , les privations
auxquelles ils devraient s'assujettir ? chaque jour nous nous
appercevrions de plus en plus combien nous leur serions à
charge et ces réflexions là , je te le demande , n'ajouteraient-
elles pas à la somme de nos maux !

M A D. D U R V I L L E.

Eh bien ! puisque de ce côté il n'y a rien à espérer....
au moins par un travail assidu . . .

D U R V I L L E.

Le travail ! Eh ! il n'en est point qui ne soit au dessus de
tes forces ! mais en supposant que ton courage surmontât
tous les obstacles ; quel genre de travail choisirions nous ?
la connaissance de quelqu'art mécanique , de quelque pro-
fession industrielle , a-t-elle fait partie de notre éducation ?
hélas ! on ne nous a point donné des armes contre l'adver-
sité. Couverts de haillons , mourans de faim , n'ayant pour
tout grabat qu'un peu de paille mouillée de nos larmes ,
abandonnés de tout le monde , exposés à tous les genres
d'insultes , d'avilissemens , soutiendrions nous les regards
de ceux qui nous ont connu dans l'opulence ? les yeux
baissés , l'attitude suppliante , accepterions nous l'animône que

moi présenterait une main dédaigneuse et souvent flétrissée par l'opprobre de sa profession ?... mais que deviendrions-nous si les discours de ces ames insensibles et fétones frappaient nos oreilles ? si nous leur entendions dire, "ce sont des misérables qui n'ont pas su profiter des dons de la fortune ; s'ils sont dans l'indigence, c'est leur faute" ? Existerait-il alors un réduit assez obscur où nous ne voudrions être pour cacher notre honte ? ne désirerions-nous pas alors que la terre s'entrouvrît et nous engloutît pour nous dérober à tous les yeux ?... Voilà pourtant Emilie, voilà le sort qui nous attend. A cette affreuse, mais véritable perspective, joins encore le tableau de ton époux poursuivi par ses créanciers, mais surtout par ce vil usurier auquel il eut la faiblesse de se livrer. Vois-le jetté au fond d'un cachot infecte où la lumière du Ciel à peine de pénétrer : il demande son épouse, il voudrait la voir, la serrer dans ses bras, la presser contre son sein, et les barbares ont la cruauté de lui refuser, l'unique consolation qui pourrait alléger le poids de ses chaînes !

M A D. D U R V I L L E, hors d'elle, se cache dans le sein de son époux.

Durville ! Durville !...

D U R V I L L E.

Non, non, tu ne balances point entre l'ignominie et la mort ; tu te rappelles nos sermens, la promesse que tu m'as faite :... un même coup va séparer pour les réunir à jamais, (il s'attendrit.) deux êtres sensibles, qui s'aiment, qui s'adorent... .

M A D. D U R V I L L E.

(Au comble de l'égarement.) Oh ! oui, oui, donne cet instrument fatal.

D U R V I L L E la serre dans ses bras ; ils se fixent mutuellement ; leurs cœurs sont oppressés, leurs genoux s'affaissent fléchissons insensiblement ; ils tombent machinalement à genoux l'un vis-à-vis de l'autre. Durville les larmes aux yeux, inspirant à peine.

D U R V I L L E.

Emilie, mon cœur à toujours brûlé pour toi du feu le plus sincère, le plus pur. Jamais je n'ai manqué à la foi conjugale ; mais j'ai un reproche à me faire, il me pèse. ... la,

OU LES COUPS DU SORT.

37

et je sens que ne je jouirai point dans l'autre vie du repos qu'on y trouve, que tu ne m'aies pardonné l'erreur dans laquelle j'ai cru devoir t'induire sur le compte de Durbin....

M A D. D U R V I L L E.

Ah! mon ami, l'on ne déguise plus rien lorsqu'on est aux portes de l'éternité. Oui, ce procédé qui m'était déjà ~~commun~~ m'a causé bien des chagrins; mais j'ai tout oublié et te parle donne. (*Nouvelles étreintes*).

M A D. D U R V I L L E, au comble de l'émotion.

A mon tour, mon ami, je te demande l'oubli de tous mes torts envers toi. Crois, ô mon époux, que mon cœur n'a pas partagé les erreurs involontaires dans les quelles depuis dix années d'hyménée j'ai pu tomber....

D U R V I L L E, ne pouvais plus résister à l'émotion qu'
l'opresse, fondant en pleurs.

Emilie, ... Emilie.... ma tendre épouse...

M A D. D U R V I L L E, même jeu.

Durville, mon ami, mon époux....

(Ils se tiennent longtems embrassés dans le silence. Ils se séparent, leurs yeux se rencontrent; ils se fixent un instant, se jettent de rechef dans les bras l'un de l'autre; et après un petit intervalle, dans cette même position.

D U R V I L L E.

Adieu....

M A D. D U R V I L L E.

Adieu.... (grand silence.)

D U R V I L L E, se dégage des bras de sa femme, se relève; les yeux hagards; il prend ses pistolets, les arme, en donne un à son épouse tremblante, et d'un air décidé il lui dit en lui montrant le front, (la voix émue néanmoins.)

Ne me manque pas.... là.

M A D. D U R V I L L E, s'efforçant de paraître courageuse.

Ne me manque pas....

SCENE IX.

Ils se disposent à se porter le coup fatal ; leurs bras font le mouvement nécessaire ; les pistolets sont presqu'à leur position, le coup va partir : MARIANNE accourt en sautant de joie et en criant Monsieur, Monsieur, la maison Brown ; au premier mot, les pistolets tombent des mains des deux époux ; Madame DURVILLE tombe roide à terre en s'écriant Dieux ! DURVILLE aussitôt court à sa femme en criant, Emilie ! il la relève, et la place dans le fauteuil. MARIANNE frappée du spectacle qui s'offre à ses yeux a poussé un cri, est restée immobile, le corps en équilibre sur une jambe. Cette scène doit marcher très rapidement et tellement que les cris lâchés par DURVILLE, son EPOUSE et MARIANNE soient pour ainsi dire, confondus en un seul et même mouvement.

MARIANNE.

Monsieur, monsieur, la maison Brown . . . ah !

MAD. DURVILLE.

Dieux !

DURVILLE.

Emilie ! . . . (silence).

MARIANNE, à-peu-près à genoux.

O ciel ! je te remercie de m'avoir envoyée assez-tôt pour empêcher un aussi grand malheur !

SCENE X.

On entend DUPREZ et FRANÇOIS crier du dehors, la maison Brown n'a pas manqué, elle n'a pas failli. MARIANNE se lève et se place près de sa maîtresse.

DURVILLE, près de sa femme.

Qu'entens-je ?

DUPREZ, accourt tout essoufflé, FRANÇOIS le suit.

DUPREZ.

Eh bien, quand je vous le disais tantôt . . . tenez, lisez la

la lettre que vous recevez de Munster, et que j'ai pris la liberté d'ouvrir pour savoir desuite de quoi il s'agissait.

François et Marianne près de madame Durville toujours évanouie. Ils lui prodiguent des secours. Monsieur Durville, a pris la lettre que Duprez lui a remise; il lit avec beaucoup d'agitation, de trouble.

DURVILLE, lisant.

» Monsieur ; une forte maison avec laquelle nous étions associés ayant échoué dans ses spéculations, vient de faire une banqueroute considérable. C'est la raison pour laquelle nous nous sommes vus forcés de suspendre nos payemens pour quelques jours. Nous vous prions, Monsieur, d'excuser ce retard et de vous rendre chez le Banquier Mainville où vous toucherez de même que les autres préteurs, les sommes aux quelles vous avez respectivement droit. Frédéric Brown. (A Duprez, en l'embrassant.) Ah ! Duprez que ne te dois-je pas !

DUPREZ.

Le souvenir d'une bonne action n'est-il point la plus belle récompense ?

(Mad. Durville revient de son évanouissement, ouvre les yeux, demande son époux. Celui-ci se précipite à ses pieds.)

MAD. DURVILLE.

Durville.... mon époux.... je te revois encore....

DURVILLE.

Oui, mon Emilie, mais dans une position différente. Nous ne sommes plus dans le malheur.

MAD. DURVILLE, affaissée.

Que dit-tu ? ... quoi ? ... ne me trompes tu point ?

DURVILLE.

Juges en par toi-même. (Il lui remet la lettre. Elle se lève avec peine, marche lentement, Durville la soutient. Elle lit la lettre ; mais est trop accablée pour éprouver une sensation bien vive.)

DUPREZ, seul.

(Pendant que Mad. Durville lit la lettre.) Dieu de clémence, être incompréhensible, tu as exaucé mes prières ; je quitterai maintenant sans regrets ma dépouille mortelle puisque j'emporterai dans la tombe le souvenir d'avoir été utile au couple vertueux qui fut l'objet de mes démarches.

E

(François et Marianne se sont placés près de Duprez. Marianne leur apprend du geste en leur montrant les pistolets, la scène tragique dont elle a eu le bonheur d'empêcher le complément.)

M A D. D U R V I L L E, à son époux.

Ah! mon ami, la fortune consent enfin à nous traiter moins rigoureusement : mais si nous existons encore pour jouir de ses bienfaits, c'est à Marianne, c'est à Duprez, à François que nous le devons.

D U P R E Z.

Quoi ! vous auriez eu la lâcheté d'attenter à vos jours ! quoi par un suicide...

D U R V I L L E.

Duprez, nos malheurs sont finis et c'est par toi qu'ils le sont : ne livrons point par des souvenirs affligeans, nos cœurs à la tristesse. François et toi Marianne qui as détourné de nos têtes le coup fatal qui allait trancher le fil de nos jours, nous n'ignorons point la résolution généreuse que vous avez prise. Il n'est que vous trois, mes amis, qui ne nous ayez point abandonné ; tous les autres ont disparu. Eh bien, voici l'instant de réaliser le projet que vous avez conçu. Non, nous ne nous quitterons plus, et vous serez unis.

F R A N Ç O I S E T M A R I A N N E.

Mes chers maîtres.

D U P R E Z.

Tout le monde content, tout le monde heureux ; voilà le plus beau jour de ma vie. Marianne ramasse ces armes meurtrières, (François les ramasse) conserve les avec soin, et chaque fois qu'elles frapperont ta vue, tu te diras : *le coup allait partir, je suis venue, je les ai sauvés.*

M A D. D U R V I L L E.

Durville, ô mon ami ! que tout ce qui s'est passé en cette journée nous serve de leçon pour l'avenir et nous apprenne à ne jamais désespérer des bontés du ciel.

F I N.

Le Maire de Bruxelles , n'ayant trouvé dans la pièce qui précède aucun trait qui puisse blesser les bonnes mœurs , ou porter atteinte aux principes républicains , en autorise la représentation. Bruxelles le 3 Vendémiaire an dix de la République Française.

Signé R O U P P E.

Vu à la Préfecture du Département de la Dyle le 13 Vendémiaire an dix.

Signé D O U L C E T.

